

DANZY SENNA

# Nouveaux visages

roman traduit de l'américain  
par Yoann Gentric

*ACTES SUD*

*Pour Joeritta.*

*Quelque chose s'est emparé de moi,  
oh oui, quelque chose m'a pris.*

CHŒUR DU TEMPLE DU PEUPLE, 1974

Elle ne s'attendait pas à le voir ici ce soir. Mais la chaleur lui monte au visage tandis qu'il entre en scène et s'empare du micro. Il se tient comme un adolescent, avachi, ambivalent, les mains enfoncées dans les poches, comme si on le forçait à se produire en public, à lire sa poésie devant des inconnus. Leur première rencontre remonte à plusieurs mois – et maintenant on dirait qu'il est partout où Maria pose les yeux. Pas plus tard que la semaine dernière, elle est tombée sur lui dans un restaurant. Il était là – assis tout seul au bar, à boire une bière – alors qu'elle venait retrouver une amie. Elle s'est arrêtée pour lui dire bonjour et il lui a rendu un bonjour poli, fronçant les sourcils comme s'il ne se souvenait plus de son nom. Puis son amie s'est mise à babiller sans fin au sujet de son travail et elle ne l'a écoutée que d'une oreille, incapable de faire abstraction de cette silhouette au bar.

Tandis qu'elle écoute sa voix, au milieu du public, elle s'aperçoit qu'elle attendait de le revoir. Cette pensée la met mal à l'aise. Elle garde les yeux rivés sur les baskets du poète, qui sont sales et gigantesques. Son visage la troublerait trop.

Son fiancé, Khalil, est assis à sa gauche. La sœur de Khalil, Lisa, à sa droite. Ils la flanquent. Autour

d'elle, le public, qui, quelques instants plus tôt, riait et huait la lectrice précédente, une fille qui balançait ses longs cheveux tantôt d'un côté tantôt de l'autre, semble devenu inhabituellement calme, attentif, comme s'il s'apprêtait à faire le grand saut vers un nouveau territoire de la conscience.

Khalil pose une main sur le genou de Maria, se penche vers elle et chuchote : Il est vraiment bon, ce mec. Elle acquiesce et détourne les yeux de la scène, regarde vers le fond du club. Dehors, il pleut. Elle devrait dire à Khalil qu'elle ne se sent pas bien, qu'elle veut rentrer – parce qu'en un sens, c'est vrai. Mais elle ne le fait pas. Elle reste assise, la tête tournée vers la sortie, et lorsque la soirée s'achève, elle suit Khalil et Lisa vers l'avant de la salle ; tous deux veulent saluer le poète. Elle reste derrière eux et les écoute parler. Lisa mentionne un vers qu'elle a aimé dans son avant-dernière pièce. C'est le mot qu'elle emploie. *Pièce*. Khalil sourit, opine du chef.

Le poète semble gêné par leurs éloges. Il n'arrête pas de se gratter le bras, les yeux rivés au sol.

Maria se tient en retrait, les poings serrés dans ses poches.

Les yeux du poète tombent sur elle.

Ça va ? dit-il.

Elle hoche la tête, parvient à articuler le mensonge : Ça va.

\*

Dans son rêve, cette nuit-là, elle est assise sur un canapé de velours bleu, en train de lire le roman d'une amie. À un moment, elle s'aperçoit qu'il s'agit d'une histoire parfaite. Elle est accablée à l'idée de

ne pas l'avoir écrite. Elle sait qu'elle n'écrira jamais rien de tel. Elle n'écrira jamais d'œuvre de fiction. Elle est universitaire ; elle ne travaille qu'à partir d'une matière préexistante.

Elle se réveille, brûlant de jalousie. Elle doit faire un effort pour se rappeler que le roman n'existe pas en dehors de son rêve, pas plus que l'amie qui l'a écrit.

Khalil est endormi à côté d'elle. On entend un tic-tac dans la cuisine. Maria ferme les yeux et pense au poète. Elle revoit son visage, sa silhouette à moitié détournée du public. Elle revoit, aussi nettement que sur une photographie, l'inclinaison de son front et la petite cicatrice qui lui fend le sourcil. Une sensation de chaleur lui traverse le corps, assortie d'une sorte de chagrin prophylactique.

Dans son sommeil, Khalil affiche une expression d'ennui poli, comme s'il écoutait quelqu'un raconter un rêve.

Maria a vingt-sept ans. Elle est fiancée à Khalil, qui l'aime sans équivoque. Elle est celle qu'il a attendue toute sa vie. Maria aime Khalil. De cela, elle ne doute jamais. Il est celui dont elle a besoin, celui qui peut la réparer.

Ils se sont rencontrés à l'université, sur la côte opposée, il y a des années. En un sens, ils ont donc grandi ensemble. Maria a parfois du mal à discerner où l'un d'eux s'arrête et où l'autre commence. Leur chanson préférée est "Simply Beautiful" d'Al Green. Leurs films préférés sont *Sammy et Rosie s'envoient en l'air*, *Chameleon Street* et *Nothing But a Man*. Leur roman préféré est *La Chambre de Giovanni*. Khalil dit qu'ils se complètent au sens fort. Leur peau est de la même nuance de beige. Ensemble, ils sont comme la fin d'une histoire.

Ils vivent ensemble à Brooklyn, dans un quartier en pleine mutation. On est au mois de novembre 1996. Parmi la vieille garde – dames jamaïcaines sur leurs chaises pliantes, dévots en costume de polyester marron – se disséminent de nouveaux habitants. Il est subtil, ce changement, presque imperceptible. Quand Maria plisse les yeux comme il faut, c’est même comme s’il n’avait pas lieu. Dans les soirées, Khalil et elle dansent ensemble dans l’obscurité. *If I ruled the world*, chantent-ils d’une seule voix, *imagine that. I’d free all my sons\**.

Maria est en train de rédiger une thèse. Pour sa dernière année, elle s’est vu accorder une petite bourse censée l’aider à subsister et se concentrer sur l’achèvement de son travail ; ça ne suffit pas à payer leurs factures, mais Khalil se charge du reste. Khalil travaille dans l’informatique. Il gagne assez en tant que consultant à temps partiel pour subvenir à leurs besoins. Sa vraie passion, c’est l’entreprise qu’il essaie de créer avec un ancien copain de fac. Khalil a expliqué leur projet à Maria – il s’agira d’un site rassemblant des personnes de même sensibilité, d’une communauté en ligne, de tribalisme moderne et au meilleur sens du terme. Il dit qu’un jour, ça les rendra riches. Il est à la recherche d’investisseurs.

Maria passe ses journées à la bibliothèque de sciences humaines située à l’angle de la 118<sup>e</sup> Rue et d’Amsterdam Avenue, plongée dans des documents en provenance d’un lieu et d’un temps reculés.

\* “*Si j’étais le maître du monde, imagine un peu. Je libérerais tous mes fils.*” “If I Ruled the World (Imagine That)” est un single du rappeur Nap sorti en 1996 sur l’album *It Was Written*. (Toutes les notes sont du traducteur.)

L'automne touche déjà à sa fin et elle en est arrivée au point où elle doit s'en remettre à des rituels pour avancer. Elle porte toujours le même caban et la même écharpe rouge vaporeuse. Elle s'arrête toujours dans le même *delicatessen* et commande toujours la même chose au grand costaud planté derrière le comptoir, un *bialy* au beurre et un café, léger et sucré. Elle a toujours les mêmes provisions dans son sac à main : un sachet de noix de cajou, une barre chocolatée et une bouteille d'eau.

Sa place jouxte une fenêtre où il lui arrive de prendre une pause et de regarder l'air froid affûter les angles des immeubles. Elle a décidé que tous les campus étaient les mêmes – donnaient tout à la fois une sensation de possible et d'inertie. Elle pense aussi que, à y regarder de près, tous les étudiants de troisième cycle dégagent la même aura de privilège et de pauvreté mêlés.

La photo qui figure sur la carte d'étudiant de Maria a maintenant quatre ans. Elle a été prise l'année où Khalil et elle sont arrivés de Californie. Sur cette photo, elle a l'air d'une autre Maria. Pas seulement à cause de sa peau brun doré et de la frange qui lui tombe sur les yeux. En raison de son sourire, vague, en coin, et de l'expression qui se lit dans son regard, d'une hilarité difficilement contenue. Elle semble figée dans l'instant qui précède l'éclat de rire. Elle ne se rappelle plus ce qu'il y avait de si drôle.

Le sujet de Maria est Jonestown, le Temple du peuple. Elle s'était inscrite en thèse avec l'intention d'étudier la vie en communauté dans les années 1970 – les solidarités forgées entre des personnes sans liens de parenté. Dès qu'elle a commencé à se pencher sur Jonestown, elle n'a plus pu s'en détourner.



À l'époque, elle n'en connaissait que les grandes lignes, les faits qui font partie de la culture résiduelle. Que Jonestown était une secte. Que le chef du groupe, Jim Jones, portait des lunettes de soleil en toutes circonstances. Qu'un beau jour, dans les jungles d'Amérique du Sud, ses adeptes et lui avaient commis un suicide collectif en buvant du Kool-Aid.

La question qui la guidait alors était la plus banale qui soit, celle que pose tout holocauste : comment une chose pareille est-elle possible ? Elle s'appuyait sur une formule extraite des *Satires* de Juvénal : "Nul ne devient dépravé du jour au lendemain."

Aujourd'hui, après tant d'années de travail, son centre d'intérêt s'est déplacé. Ce qu'elle veut savoir, ce n'est pas comment ils sont morts, mais comment ils pouvaient continuer à vivre. Il n'y a pas de monument aux morts de Jonestown. La végétation a depuis longtemps repris ses droits sur la jungle isolée du Guyana qu'ils avaient défrichée, où ils avaient bâti une société. Le dernier à s'être rendu sur place a indiqué n'avoir retrouvé que d'infimes traces de ce qui avait été : un moteur de tracteur, un meuble de classement rouillé, le baril métallique dans lequel avait été préparée la boisson mortelle.

Leur musique, leurs enregistrements, voilà tout ce qu'il reste des gens qui ont vécu là-bas. Ils chantaient dans l'Indiana, où l'église a vu le jour. Ils chantaient dans le convoi de bus Greyhound qui les conduisit d'Indianapolis à Ukiah, en Californie. Ils chantaient à leur arrivée au Guyana, en coupant les maniocs et les palmiers à la machette. Ils chantaient en cuisinant le riz et la sauce grasse qui formaient la base de leur alimentation. Ils chantaient en s'occupant des enfants à la crèche Cuffy

(du nom du leader d'une révolte d'esclaves devenu héros national guyanien). Ils chantaient au début et ils chantèrent jusqu'à la fin. Tout a été enregistré.

Maria essaie d'écrire sur leur musique – de faire l'ethnomusicologie du Temple du peuple. Elle essaie de mettre au jour les modes de résistance à l'œuvre dans les hymnes et les mélodies qu'ils ont enregistrés lorsqu'ils étaient en vie. De leur musique, elle essaie d'exhumer des indices permettant de comprendre non pas pourquoi ils se sont suicidés, mais comment ils ont si longtemps survécu. Dans son projet de thèse, elle avançait que la musique était une forme de résistance à Jim Jones lui-même. Son travail sera – est censé être – une réhabilitation radicale de Jonestown au nom de ceux qui l'ont bâtie.

La dernière fois que Maria a vu son directeur de thèse, il était en train de ranger son bureau avant de partir en année sabbatique. D'après lui, elle ne l'avait pas encore trouvé, le véritable sens de son travail. Il a dit : Vous survolez encore la jungle, Maria. Vous avez encore peur d'atterrir.

Lorsqu'ils se sont dit au revoir à la porte de son bureau, il lui a demandé si elle rêvait déjà de Jonestown. Visitaient-ils ses nuits ?

Elle a répondu que non, qu'elle n'en rêvait pas encore. Il a souri avant de conclure : Alors, c'est que vous ne travaillez pas assez dur. Il faut qu'ils hantent vos rêves.

Maria vient chaque jour. Et chaque jour elle tombe sur une nouvelle révélation au sujet des habitants de Jonestown. Il y a peu, elle a découvert que la citation peinte sur un panneau accroché dans leur pavillon, *Ceux qui ne se souviennent pas du passé sont condamnés à le répéter*, était légèrement inexacte. Dans *La Vie de*

*la raison*, George Santayana écrit “ceux qui ne savent pas se souvenir du passé”. Elle a l’impression que c’est une erreur de taille mais ne saurait dire pourquoi.

Aujourd’hui, elle ferme les yeux et écoute l’album du chœur du Temple du peuple. Il est sorti en 1973, lorsqu’ils étaient encore installés dans le temple de Geary Boulevard, à San Francisco. Un exemplaire du trente-trois tours original est conservé sous plastique au sein des collections spéciales de la bibliothèque, de l’autre côté du campus. Elle l’a eu entre les mains. Sur la pochette, il y a une photo : une centaine de membres du chœur debout au bord d’un lac. Les femmes portent de longues robes de satin bleu, les hommes des chemises blanches amidonnées. Ils ont un air à la fois suranné et branché qui correspond exactement à leur musique, un peu gospel et un peu rock. Le disque s’ouvre sur la chanson des enfants. Leurs voix sont si claires et radieuses qu’elle a l’impression qu’ils sont là avec elle. Elles montent et descendent, suivant, imagine-t-elle, les mouvements de la baguette du chef de chœur.

*Il me rend heureux, me donne envie de chanter  
Me donne envie de chanter toute la journée  
Même les jours où je m’ennuie  
Je peux toujours compter sur Lui  
Et c’est pourquoi j’ai toujours le cœur à chanter*

\*

Elle revoit le poète à Greenwich Village, un jour qu’elle va retrouver Khalil et des amis pour déjeuner. L’après-midi est froide. Les températures ont

chuté. Elle arrive directement de la bibliothèque. Elle porte son caban et son écharpe rouge.

Elle le voit avant qu'il ne la voie, planté, là-bas, devant la vitrine d'un disquaire. Elle retient sa respiration et s'arrête à quelques pas de lui.

Le restaurant où elle a rendez-vous est dans la perpendiculaire un peu plus haut et elle est déjà en retard, mais, au lieu de poursuivre son chemin, elle reste là, guindée, à attendre que le poète lève les yeux vers elle.

Il la regarde à deux fois, plisse les yeux, comme s'il essayait de se rappeler d'où il la connaît. Puis il sourit légèrement et s'approche d'elle. Hé, salut, dit-il.

Elle prononce son nom tout en se disant, une fois encore, qu'il ne se souvient pas du sien. Ils se sont croisés à plusieurs reprises dans des endroits bruyants, se sont serré la main, mais elle ne croit pas qu'il l'ait jamais appelée par son nom. Elle est trop gênée pour se présenter maintenant.

Tu vas où ?

Retrouver un ami. Elle détourne les yeux, regarde la rue, l'omission lui brûlant la langue.

T'es du coin ?

Elle lui dit qu'elle habite Brooklyn.

Il fait la grimace. Tu t'y plais ?

Et avant qu'elle ait le temps de répondre, il ajoute : Je déteste Brooklyn. Je n'y vais que quand je n'ai pas le choix.

Elle est piquée au vif, comme s'il venait d'avouer qu'il la détestait. Elle a envie de lui dire que c'était l'idée de Khalil, Brooklyn, qu'il s'était mis ça en tête il y a longtemps, avant qu'ils ne quittent la Californie, avant qu'ils ne passent toute leur année de licence à parler de rejoindre la Renaissance de Brooklyn. Mais elle ne le dit pas.